

# Italo Svevo

## La conscience de Zeno



folio



COLLECTION FOLIO



Italo Svevo

# La conscience de Zeno

*Traduction de l'italien  
par Paul-Henri Michel,  
revue par Mario Fusco*

Gallimard

*Titre original :*

LA COSCIENZA DI ZENO

© *Éditions Gallimard, 1954 et 1986*  
*pour la traduction française.*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la présente édition.*

Couverture : Gino Severini, Autoportrait (détail) © Adagp, 2014.  
Collection Luigi Spovieri, Rome. Photo © akg-images / André Held.

Italo Svevo, de son vrai nom Ettore Schmitz, est né à Trieste en 1861. Après des études en Allemagne, il retourne dans sa ville natale et abandonne ses études pour travailler dans une banque. Sa première œuvre, intitulée *Une vie*, paraît en 1893. Ettore Schmitz devient Italo Svevo, l'« Italien souabe » marque ainsi son appartenance à cette ville de l'Empire austro-hongrois, aux cultures multiples dont l'atmosphère imprègne toutes ses œuvres. En 1896, il publie *Senilità*, mais, face à l'incompréhension et à l'indifférence de la critique, Italo Svevo cesse d'écrire. Son silence dure près de vingt ans. Entre-temps, il a rencontré James Joyce, qui devient son professeur d'anglais, et découvert Freud, dont il entreprend de traduire les livres. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, il entame la rédaction de son troisième roman, *La conscience de Zeno*, qui paraîtra en 1923. Le livre connaît un véritable succès, en Italie comme à l'étranger, notamment en France où il bénéficie du soutien de James Joyce. Par la suite, Italo Svevo s'attelle à la rédaction d'un nouveau roman intitulé *Le vieillard*, qu'il ne pourra achever. Il meurt en septembre 1928 des suites d'un accident de voiture.

Romancier des plus modernes de l'Italie de l'entre-deux-guerres, Italo Svevo fut précurseur de l'esthétique romanesque contemporaine et un maître de la littérature introspective et intimiste.





## *Présentation*

Après plus de vingt ans d'interruption, Svevo commence pendant la guerre son troisième roman, qu'il publiera en 1923. Sa démarche y est tout à fait nouvelle et originale pour l'époque, dans la mesure où ce livre nous est donné à lire comme un ensemble de cahiers ou de carnets, rédigés par un homme d'une cinquantaine d'années, Zeno Cosini, sur la suggestion d'un médecin psychanalyste, et en guise de préparation à une cure demeurée à l'état de projet. Zeno, qui vit de ses rentes, est en effet un malade, ou du moins se considère comme tel, accumulant consultations et traitements mais sans succès notable, car, comme il le dit, la maladie est une conviction qui ne l'a pas quitté. Après deux brefs préambules ou préludes explicatifs, Zeno entreprend donc, à la première personne, le récit d'un certain nombre d'épisodes marquants de sa vie, sans véritable continuité chronologique et en revenant même parfois en arrière de plusieurs années dans l'agencement de ses récits. Il commence tout d'abord par évoquer son addiction au tabac, en reprenant le thème de la « dernière cigarette », devenu proverbial dans l'entourage de Svevo et, en effet, omniprésent dans ses papiers

personnels. En vérité, ce que recouvrent ces innombrables résolutions non tenues, c'est surtout l'attitude d'un velléitaire qui recule à l'infini le moment de prendre une décision, de quelque nature qu'elle soit, et dont il multiplie les exemples à l'envi. Zeno relate ensuite la mort de son père — « jusqu'à sa mort, je n'ai jamais vécu pour mon père, jamais je n'ai fait un effort pour me rapprocher de lui », écrit-il — et surtout la culpabilité qu'il en a retirée. En quête d'un « autre père », Zeno fait la connaissance d'un homme d'affaires avisé qui a quatre filles. Zeno n'a de cesse de se fiancer avec l'une d'elles, et finit par être accepté par la moins belle après avoir été repoussé par les autres, au terme d'une cour assidue et bouffonne où il s'est ridiculisé à plaisir. Il tente vainement de rivaliser avec Guido, qui deviendra son beau-frère, puis son associé, que, dans sa jalousie, il essaie de tuer. Il n'y parvient pas, et dès lors éprouve une douleur récurrente dont il ne réussit pas à se défaire. Finalement marié et apparemment heureux, il est hanté par le vieillissement et s' imagine supplanté par un hypothétique successeur dont il est à l'avance follement jaloux. Là-dessus, il devient secrètement l'amant d'une jeune chanteuse pauvre, Carla, mais ne se pardonne pas ses infidélités. Finalement abandonné par Carla, il s'associe avec son beau-frère — Trieste est la ville du négoce —, mais l'inexpérience des deux hommes et la légèreté irresponsable de Guido les mènent au bord de la faillite. Guido se suicide et c'est Zeno qui, contre toute attente, rétablit tant bien que mal la situation en spéculant à la Bourse. Sa rancune contre Guido se dévoile quand il se rend par erreur à l'enterrement d'un inconnu, acte manqué dont Svevo

n'est pas mécontent. Puis la guerre éclate, et Zeno, au cours d'une promenade, se voit isolé des siens par des soldats autrichiens. C'est alors que le récit pseudo-autobiographique s'interrompt. Zeno se révolte contre son psychanalyste et, dans un récit au présent, raconte comment, dans une ville où les activités commerciales tournent désormais au ralenti, il s'est mis à spéculer et à gagner de l'argent comme jamais auparavant. Il est guéri, et tout semble donc aller pour le mieux ; pourtant, chez Svevo, le meilleur des mondes possibles n'existe pas : pour lui, qui est demeuré fidèle à ses maîtres Darwin et Schopenhauer, le jour où la prolifération des vivants rendra l'univers invivable, tout s'effondrera par l'intervention d'un humain plus malade que les autres, qui fera exploser la planète.

Si l'inspiration autobiographique reste ici par-tout implicite, notamment dans les grandes lignes du comportement de Zeno, la démarche narrative adoptée par Svevo est totalement renouvelée, en particulier par l'utilisation qu'il a faite de la psychanalyse. Tout en prenant les plus grandes libertés par rapport à Freud, Svevo invente, dans son isolement triestin, une forme de récit parfaitement originale, qui lui permet de suivre au plus près les méandres et les faux-semblants dont Zeno ne cesse de parsemer ses carnets. Entre humour et mauvaise foi, ce personnage joue et se joue de son lecteur comme il l'a fait avec son analyste, avec une liberté de ton qu'il n'avait jamais connue à ce point et qu'il ne retrouvera plus par la suite.



# I

## PRÉFACE

*Je suis le médecin dont il est parlé en termes parfois peu flatteurs dans le récit qui va suivre. Qui-conque a des notions de psychanalyse saura localiser l'antipathie que nourrit le patient à mon adresse.*

*Je ne parlerai pas ici de psychanalyse ; il en sera assez question dans ce livre. Il faut que je m'excuse d'avoir poussé mon malade à écrire son autobiographie ; les psychanalystes fronceront les sourcils à pareille nouveauté. Mais il était vieux et j'espérais que cet effort d'évocation rendrait vigueur à ses souvenirs et que l'autobiographie serait un bon prélude à son traitement. Aujourd'hui encore, cette idée me semble juste, elle m'a donné des résultats inespérés qui auraient été plus considérables encore si le malade, au moment le plus intéressant, ne s'était soustrait à la cure, me dérobant ainsi les fruits de la longue et minutieuse étude que j'avais faite de ces Mémoires.*

*Je les publie par vengeance et j'espère qu'il en sera furieux. Qu'il sache cependant que je suis prêt à partager avec lui les sommes importantes que je ne manquerai pas de retirer de cette publication. Je n'y mets qu'une condition : qu'il reprenne le traitement. Il semblait si curieux de lui-même ! S'il savait toutes*

*les surprises que lui réserverait le commentaire du  
tas de vérités et de mensonges qu'il a accumulés  
dans les pages que voici !*

DOCTEUR S.

## II

### PRÉAMBULE

Mon enfance, voir mon enfance ? Plus de dix lustres me séparent d'elle et mes yeux presbytes pourraient peut-être y parvenir si la lumière qui en émane n'était interceptée par des obstacles de tous genres, hautes montagnes en vérité : toutes les années et certaines heures de ma vie.

Le docteur m'a recommandé de ne pas m'obstiner à regarder si loin. Les événements récents sont également précieux pour ces messieurs et en particulier les imaginations et les rêves de la nuit précédente. Mais il faudrait un peu d'ordre en tout ceci. Pour pouvoir commencer *ab ovo*, dès que j'eus laissé le docteur qui va quitter Trieste pour longtemps, et uniquement en vue de faciliter sa tâche, j'achetai et lus un traité de psychanalyse. Il n'est pas difficile à comprendre, mais très ennuyeux.

Après déjeuner, confortablement installé dans un fauteuil club, me voici un crayon et une feuille de papier à la main. Mon front n'a pas une ride, je viens d'éliminer tout effort de mon esprit. Ma pensée m'apparaît dissociée de moi-même. Je la vois. Elle monte, elle descend... mais c'est là sa seule activité. Pour lui rappeler qu'elle est la pensée et qu'elle a pour mission de se manifester, je saisis

mon crayon. Et voici mon front qui se charge de rides parce que chaque mot se compose de lettres ; le présent impérieux renaît et me voile le passé.

Hier, j'avais essayé de me détendre complètement. L'expérience s'acheva dans le sommeil le plus profond, sans autre résultat qu'un bon repos et la curieuse sensation d'avoir vu en dormant quelque chose d'important. Mais cette chose était oubliée, à jamais perdue.

Aujourd'hui, grâce à ce crayon que je garde à la main, je demeure éveillé. Je vois, j'entrevois des images bizarres qui ne peuvent avoir aucun rapport avec mon passé ; une locomotive qui halète dans une montée en tirant d'innombrables voitures ; qui sait d'où elle vient, où elle va, pourquoi elle se trouve là en ce moment !

Dans mon assoupissement, je me souviens que mon livre assure qu'avec ce système on peut arriver à se rappeler sa petite enfance, celle des langes. Aussitôt un bébé au maillot m'apparaît, mais pourquoi serait-ce moi ? Il ne me ressemble en rien, je croirais plutôt que c'est celui auquel ma belle-sœur a donné le jour il y a quelques semaines et qu'on nous a montré comme un miracle à cause de la petitesse de ses mains et de la grandeur de ses yeux. Pauvre enfant ! Ah ! il s'agit bien de me rappeler mon enfance ! Je ne trouve même pas le moyen de te prévenir, toi qui vis la tienne, de l'importance qu'il y aurait à ne pas l'oublier, aussi bien pour le profit de ton intelligence que pour celui de ta santé. Quand réussiras-tu à savoir qu'il serait bon de retenir par cœur ta vie, y compris les portions de cette vie qui te répugneront ? Pour l'instant, inconsciemment, tu vas découvrant ton jeune organisme à la recherche du plaisir et tes décou-



vertes délicieuses t'achemineront vers la douleur et la maladie où te pousseront ceux-là mêmes qui t'en voudraient préservé. Que faire ? Impossible de protéger ton berceau ! En toi, mon petit, ont lieu de mystérieuses combinaisons. Chaque minute qui passe y jette un réactif. Il y a pour toi bien des risques de maladies, parce qu'il est impossible que toutes ces minutes soient pures. Et d'ailleurs, mon petit, tu es du même sang que certains êtres que je connais. Les minutes qui s'écoulent en ce moment pourraient bien être pures, les siècles qui t'ont préparé ne l'étaient certes pas.

Me voilà fort éloigné des images qui précèdent le sommeil. Je tenterai demain un nouvel essai.

### III

## FUMER

Le docteur à qui j'en ai parlé m'a conseillé de commencer mon travail par une analyse historique de mon goût pour le tabac.

— Écrivez ! écrivez ! Vous verrez comme vous arriverez à vous voir tout entier !

Je crois que sur le tabac, je puis écrire ici à mon bureau sans aller rêver sur le fauteuil. Je ne sais par où commencer et j'invoque l'assistance des cigarettes, toutes si pareilles à celle que j'ai aux lèvres.

Aujourd'hui, je découvre tout de suite quelque chose que j'avais oublié. Les premières cigarettes que j'ai fumées ne se trouvent plus dans le commerce. Vers 1870, on avait, en Autriche, des cigarettes qui se vendaient dans des boîtes en carton timbrées de l'aigle bicéphale. Ah ! ah !... autour d'une de ces boîtes se groupent aussitôt plusieurs personnes et assez de leur physionomie pour que leur nom me revienne à la mémoire, pas assez cependant pour que cette rencontre imprévue m'émeuve. J'essaie d'obtenir davantage et je m'en vais dans mon fauteuil. Les apparitions pâlissent et des bouffons qui se moquent de moi prennent leur place. Découragé, je regagne mon bureau.

Une de ces apparitions, à la voix un peu enrouée, c'est Giuseppe, un garçon de mon âge, et l'autre, mon frère, d'un an plus jeune que moi et mort depuis bien des années déjà. Giuseppe recevait, je crois, beaucoup d'argent de son père et il nous distribuait de ces cigarettes. Mais je suis certain qu'il en offrait beaucoup plus à mon frère qu'à moi. D'où la nécessité où je me trouvais de m'en procurer d'autres tout seul. C'est à cette occasion que je me fis voleur. En été, mon père laissait sur une chaise, dans la salle à manger, son gilet dont les goussets contenaient toujours de la petite monnaie : j'y prenais les dix sous qu'il fallait pour acheter la précieuse petite boîte et je fumais l'une après l'autre les dix cigarettes qu'elle contenait, pour ne pas conserver longtemps le fruit compromettant de mon larcin.

Tout cela reposait dans ma conscience à portée de ma main. Si ces souvenirs ne se réveillent qu'aujourd'hui, c'est que j'ignorais jusqu'à présent leur importance éventuelle. Voilà en tout cas enregistrée l'origine de cette mauvaise habitude et (qui sait ?) peut-être en suis-je déjà guéri. Pour essayer, je vais allumer une dernière cigarette. Peut-être la jeterai-je aussitôt, dégoûté...

Puis je me rappelle qu'un jour mon père me surprit, son gilet à la main. Avec une effronterie que je n'aurais pas aujourd'hui et qui après si longtemps me dégoûte encore (qui sait si ce dégoût n'aura pas une grande importance dans ma cure ?), je lui expliquai que la curiosité m'était venue d'en compter les boutons. Mon père se mit à rire de mes dispositions pour la profession de mathématicien ou de tailleur et ne s'aperçut pas que j'avais les doigts dans un des goussets. À mon honneur, je puis dire que ce

rire, provoqué par mon innocence, alors que cette innocence n'existait plus, suffit à tout jamais à me détourner du vol. Ou plutôt... j'eus encore l'occasion de voler, mais sans le savoir. Mon père abandonnait partout dans la maison des cigares Virginia à moitié fumés, en équilibre au bord des tables et des commodes. Je croyais que c'était là sa façon de les jeter et je croyais même savoir que notre vieille servante, Catina, les faisait disparaître. Je les fumais en cachette. À la minute précise où je m'en emparais, une nausée m'envahissait. Je savais quel malaise ils allaient me donner. Après quoi je me mettais à fumer jusqu'au moment où mon front se couvrait de sueurs froides et où mon estomac se soulevait. On ne dira pas qu'étant enfant, je manquais d'énergie.

Je sais parfaitement comment mon père me guérit aussi de cette habitude. Un jour d'été, après une excursion scolaire, j'étais rentré à la maison, fatigué et tout en sueur. Ma mère m'avait aidé à me déshabiller, puis, enveloppé d'un peignoir, m'avait étendu pour dormir sur un sofa où elle était assise elle-même, occupée à quelque travail de couture. Je touchais au sommeil, mais j'avais encore les yeux emplis de la clarté solaire et je tardais à perdre conscience. La douceur qui à cet âge accompagne le repos après une grande fatigue m'apparaît avec la précision d'une image isolée, aussi nette, aussi distincte que si j'étais là, à côté de ce cher corps qui n'existe plus.

Je me rappelle cette grande pièce fraîche où nous jouions enfants et qui aujourd'hui, où l'on est avare d'espace, a été divisée en deux. Dans cette scène, mon frère n'apparaît pas, ce qui m'étonne. Je me dis qu'il avait dû lui aussi participer à l'excursion et par conséquent avoir sa part de ce repos. Est-il